

Titre : Journal romain (1985–1986)

Éditeur : P.O.L.

Date de parution : 1987

I.S.B.N. : 2-86744-104-8

(Suite 4.)

Paris, samedi 1er février, 5 heures et quart.

Une invitation du groupe *Ici et Maintenant* à un entretien de François Mitterrand avec la presse, le 8 février, autour de la question « Quelle défense pour la France ? », comprend un « carton-réponse » détachable frappé de la mention « réponse impérative avant le 4 février ». Je me demande combien de gens s'étonnent de cette formule, et se rendent compte qu'elle ne veut rien dire. Que serait une « réponse impérative ? » Le rapport de l'adjectif avec le nom qu'il qualifie est de plus en plus vague. Et pourtant j'ai un faible pour *Le Voyageur espagnol* (pour *en Espagne*).

J'ai tort d'écrire que la formule ne veut rien dire, quoiqu'elle s'y prenne mal. Le fond du message est bien clair. Il est aussi bien déprimant. Comment les gens ne comprennent-ils pas, non plus, que l'invitation s'accommode mal d'impératifs, et d'exigences ? On lit de plus en plus souvent : « Ce carton sera *exigé* à l'entrée. »

Le déplorable état des manières s'observe partout, à Paris aujourd'hui. Je suis persuadé qu'il procède d'une ignorance et de l'effondrement de codes séculaires, c'est-à-dire de langages. Ce qui n'a plus de mots pour se dire est voué à la disparition. Aucun vocabulaire n'enseigne plus la manière de se mouvoir dans un lieu public, et d'y composer son visage. À La Hune, où R. et moi venons de passer un assez long moment, on sent bien que la foule des clients n'a plus aucune idée de ce que pouvait être la politesse des corps et de la physionomie. Un samedi après-midi il y a un monde fou, mais chacun se comporte comme s'il était seul, s'étale, vous bouscule, se démène pour passer partout le premier et promène un air furieux, mécontent ou absent. Tous seraient stupéfiés d'apprendre qu'il a existé jadis, et nommée, une courtoise obligation de voir qui se trouve en même temps que vous dans un lieu quelconque, et de le témoigner.

En revanche, quelle richesse de l'activité culturelle, telle qu'on peut l'observer dans une bonne librairie comme celle-là ! En un mois, que de nouveautés, que de livres et de magazines qu'on aimerait acheter ou seulement feuilleter ! Rien à Rome ne donne, même de très loin, cette impression de superbe bouillonnement.

Et ce n'est pas le seul domaine où Paris, pour le rescapé transalpin, donne les plus vives satisfactions. Il faudrait rendre le séjour romain obligatoire pour tous ceux, et j'ai été comme eux, qui déplorent la pauvreté de l'existence achrienne à Paris. Quelle pure merveille qu'un endroit comme L'Insolite, par exemple, quand on revient du Hangar ! Les hommes y ont des yeux, et même des mains, et daignent même, à l'occasion, les diriger vers moi. À retrouver un petit rôle dans la délicieuse comédie du désir, je me sentais renaître à la vie. J'aurais presque

embrassé un *tripoteur* entreprenant, qui profitait de la presse, le bon garçon, pour me caresser les côtes et les fesses. Si je m'en suis abstenu, c'est que j'étais sur le point de partir, à ce moment-là, avec un jeune Claude, qui était à peu près tombé dans mes bras dès mon arrivée. Il a passé la nuit ici, gentil comme tout. Adorables Français !

Aix-en-Provence, hôtel Nègre-Coste, mercredi 5 février, 8 heures et demie du soir.

Le joli hôtel Cardinal était plein. Celui-ci n'est pas mal non plus, sur le cours même, et sans doute plus confortable. Marcher de l'un à l'autre, à l'instant, m'a suffi pour ressentir une fois de plus toute la séduction d'Aix. Sollers, dans sa *Théorie des Exceptions*, rappelle que Stendhal jugeait Bordeaux « la plus belle ville de France ». Aix est une sérieuse rivale. Mais Stendhal ne voulait sans doute parler que de grande ville.

Au péage de l'autoroute, juste après Vienne, j'ai été arrêté par deux gendarmes. Ayant passé peu de temps en France depuis l'automne, je n'ai pas de vignette : contravention, malgré mes explications. Mais mes deux gendarmes étaient si polis et si beaux que je ne leur en veux pas. Celui qui s'occupait de moi, surtout, et qui m'a fait asseoir à côté de lui dans leur voiture, pour rédiger le procès-verbal, aurait pu figurer, et figurera sans doute, dans les plus dirigés de mes rêves éveillés : petit, râblé, musclé, très brun, bronzé, moustache noire très dure, dents blanches, yeux en amande et des poils noirs sur les mains. Il m'a souhaité bon voyage... Que ne m'a-t-il accompagné plus avant, cet échappé de bande dessinée porno !

11 heures. Scène atroce aux Deux-Garçons, où j'ai dîné : il est entré un pauvre jeune homme, sérieusement handicapé, mais calme, et qui ne dérangeait personne. Il s'est assis à une table, on l'a complètement ignoré. Il suppliait : « Marcel, donne-moi un café, s'il te plaît ! » La cinquième ou sixième fois, il était presque au bord des larmes. Marcel passait devant lui sans s'arrêter. Et soudain, le garçon :

« Tu m'dis : *Monsieur Marcel, portez-moi un café, s'il vous plaît !* »

Entre les jeunes habitués et le personnel, tout le monde se tutoie. Le malheureux s'est exécuté.

« Monsieur Marcel, portez-moi un café, s'il vous plaît !
– Bon d'accord, comme ça ça va. »

Et à travers la salle :

« Un café pour le mongoloïde ! »

Après quoi Marcel imite son pauvre client pour l'amusement des autres, marchant coudes repliés et mains ballantes, mâchoire flottante. J'imagine qu'il existe un lourd et ancien contentieux entre les parties, mais je vois mal ce qui pourrait excuser pareil infect comportement.

Ma seule vengeance a consisté à ne pas laisser de pourboire. Comme je regrette ma défunte « tribune » dans *Gai Pied*, à de pareils moments ! J'ai marché seul jusqu'à la place d'Albertas, et même jusqu'à l'archevêché, la cathédrale et l'hôtel de l'Institut des Études politiques. Mais le cœur n'y était plus. La façade qui est attribuée à Puget, pourtant si belle, j'ai même déploré que ses fenêtres extrêmes soient rigoureusement accolées aux pilastres marginaux, sans espace intermédiaire, et j'ai trouvé beaucoup de la sculpture qu'on voit en ville, atlantes et macarons, de médiocre qualité, naïve et grossière, par rapport à ce qu'on rencontre de la même époque en Italie.

À dix heures et demie du soir, des groupes d'étudiants sales marchent dans les rues désertes, crient à tue-tête dans un patois d'égout, rotent et s'en esclaffent. Il y avait plus tôt de longues queues devant les cinémas, les librairies ont d'assez bonnes vitrines, la ville n'est pas sans une certaine réputation culturelle, même à laisser de côté le festival. Mais on a l'impression que la culture, si elle est là, ne fait rien pour la civilisation, n'adoucit pas les mœurs, ne raffine ni les gestes, ni les mots, ni les voix, ni les visages. Entre les belles façades et l'humanité pouilleuse et gueularde qui les longe, aucun lien, sauf de contraste. Les barbares sillonnent une ville conquise, dont les vrais citoyens sont morts, et pleurent dans leurs tombes des larmes de cendre.

*

À Paris nous avons vu *Un Jour ou deux* et *Washington Square*, vendredi soir à l'Opéra, et dimanche après-midi *La Traviata*. J'avais suivi d'assez près, en 1973, les préparatifs de la création du ballet de Cunningham, parce que je voyais beaucoup, alors, Mark Lancaster, l'assistant de Jasper Johns et son ami, qui était chargé de la réalisation, sur place, des décors. Il est responsable, cette fois-ci, des éclairages. Le ballet a été raccourci de presque une demi-heure. Il n'y a rien gagné en densité, ai-je trouvé. Je l'avais beaucoup aimé jadis, j'ai été déçu de cette reprise. Mais peut-être n'étais-je pas dans de bonnes dispositions. Le public, particulièrement insupportable, ne l'était pas non plus. L'accueil fut glacial. On aurait pu croire que les gens souhaitaient de la danse plus classique, mais pendant *Washington Square* de nombreux spectateurs ont quitté la salle. Les ensembles étaient très peu au point, et les décors, modifiés depuis l'année dernière, recentrés pour permettre à tout le monde, et pas seulement aux loges de gauche, de voir l'intérieur de la maison de l'héritière, se mouvaient presque aussi mal que les divers orphéons qui défilent. Triste soirée qui risque d'enterrer la gloire déjà plutôt mince de Noureev chorégraphe.

Nous avons été contents, en revanche, de la *Traviata* de Zeffirelli, bien qu'elle soit très critiquée. La mise en scène, malgré les somptuosités qu'on lui reproche parce qu'elles nuiraient à l'émotion, est aussi dense, tendue, que l'opéra lui-même : pas un temps mort, et morceaux de bravoure de freluches et de stucs sur morceaux de bravoure de la voix et des cordes. Pauvre Violetta ! Celle-ci a les dents de devant terriblement écartées, chante de profil et salue main sur la bouche. Mais la voix est vaillante, jolie, et paraît très à l'aise. Nous avons assisté à l'ultime représentation. C'était peut-être une sage précaution à prendre. Les invités de la première ont mille réserves à formuler.

Florence, pension Quisisana, jeudi 6 février 1986, 9 heures moins le quart du soir.

Encore une chambre à vue splendide à la pension Quisisana, juste en face du Belvédère, cette fois bien visible. Mais la dernière fois que je me suis penché à l'une de ces fenêtres, belle comme les plus beaux tableaux, c'était avec R...

J'ai enfin vu les *Cinque Terre*, cette après-midi, malgré ma fatigue, ou au moins trois d'entre elles. Au Nègre-Coste d'Aix j'avais très peu dormi, réveillé avant l'aube par des bruits de chasse d'eau en cascades. Le musée Granet, en réparation, était fermé. Vers quatre heures de l'après-midi j'étais à la hauteur de Deiva Marina, et de là j'ai rejoint Levanto puis Monterosso, le plus important des bourgs des *Cinque Terre*, et sans doute le moins intéressant. Un mauvais chemin défoncé et boueux, très haut dans la montagne au-dessus de la mer, m'a mené à Corniglia, village serré sur un piton abrupt, et beaucoup plus impressionnant, sans compter que bavardait sur la place minuscule, devant le monument aux Morts, un des plus beaux garçons que j'ai vus de ma vie. Il était très couvert, d'une grosse veste rembourrée et d'une grosse écharpe, mais son visage est tout de même inoubliable : son village aussi, grâce à lui, mais pas seulement. On ne peut reprocher à ces pays que la manie de leurs habitants de jeter leurs ordures sous leur maison, sous prétexte que la mer est en bas. Les détritiques s'accrochent aux rochers, aux cactus, à tous ceux qui les ont précédés. Sans doute ces immondices étaient-elles moins laides jadis ; mais maintenant ce sont des cuvettes de matière plastique turquoise et des couronnes de cabinets.

Vernazza, sur une crique étroite, à six heures, dans la dernière lumière d'hiver, n'était pas si exaltante que l'altier Corniglia sur son promontoire.

11 heures moins vingt-cinq. J'ai écrit jadis qu'aucun tableau ne m'avait donné autant de plaisir que certaines fenêtres. Je n'étais pas aussi fou de peinture qu'aujourd'hui. Cependant je m'en tiens à cette phrase, depuis cette fenêtre : San Miniato illuminée, son campanile, le palais des évêques, les cyprès, et les reflets des lampadaires sur l'immobile Arno...

Vendredi 7 février, Florence toujours, 10 heures du matin.

Triangle maudit au Crisco, hier soir : 1, colosse apparenté à l'Hercule de la Seigneurie et au Neptune de Bologne, barbu et couvert de poils blonds, avec un petit sexe ; 2, autre barbu beaucoup moins colossal, presque glabre de corps, avec un sexe énorme et très beau ; et je, pauvre de moi parmi ces géants. Mais 1 s'intéresse à 2 qui s'intéresse à je qui s'intéresse à 1, le tout avec beaucoup d'intensité de toute part. On trouve une côte suffisamment bien taillée pour que je jouisse, d'ailleurs le seul, branlé par 2 en léchant les énormes pectoraux velus de 1.

Un moment plus tard, 2 a disparu et 1, cette fois, s'intéresse à moi, faute de mieux, sans doute. Il veut même me faire une pipe ; mais il trouve du foutre à peine sec au bout de ma queue, s'affole comme j'aurais fait à sa place, débande et moi aussi : eau de boudin. De sorte que je reste sur une frustration, car ce Neptune était bien excitant. Mais le Crisco conserve auprès de moi toute sa gloire.

Rome, villa Médicis, samedi 8 février 1986, 3 heures 25 de l'après-midi.

Je retrouve ma petite demi-maison bien vide, Rome sous la pluie et les arbres bien serrés contre ma vaste baie vitrée ; mais je retrouve aussi un moi ancien, solitaire, que je n'avais pas fréquenté depuis longtemps : jusqu'à présent, nous ne nous entendons pas trop mal.

Hier matin, aux Offices, je n'ai pas pu résister à la tentation de repasser dans toutes les salles, et même les mieux connues de moi. Mon attention, à peine dirigée, allait surtout vers des portraits. Le supposé *Gattamelata* semblerait de nouveau attribué à Giorgione, après qu'on a voulu le donner plutôt à Cavazzola ou au Romanino. Si l'un de ces peintres relativement obscurs était l'auteur de ce chef-d'œuvre, il faudrait drastiquement réviser leur statut. Les deux visages, celui du guerrier et de son page, n'occupent qu'une petite partie de la surface de la toile. Ce sont le casque, la masse, l'armure, l'énorme épée qui emplissent les deux tiers inférieurs de la composition, non sans une certaine et très efficace *horror vacui*. Les effets de la lumière sur ces objets brillants me font penser à Kalf, et aux plus belles des plus denses natures mortes du XVIIe siècle hollandais.

Le portrait de Guidobaldo de Montefeltre est ou n'est pas de Raphaël, mais son élégance raffinée, avec le jeu de ses volumes-plans mondrianesques et de ses lignes droites, qui apparaissent jusque sur une bordure entoilée mais non encadrée, est bien digne de celle du modèle, personnage d'une extrême distinction, beau, assez fade, peu masculin sans être féminin pour autant. Il s'agit, donc, du dernier des Montefeltre, Guidobaldo, celui-là même qui fit venir Castiglione à Urbino. On imagine bien, à le voir, à remarquer la préciosité très simple et très moderne, noir et or, de ses vêtements, ce que pouvait être l'ambiance des conversations que rapporte *Le Courtisan*. Le redoutable Frédéric III, celui de Piero et de Berruguete, méritait bien, avec son faciès de spadassin tyrannique, un fils aussi diaphane pour finir sa race.

J'ai retrouvé avec plaisir, dans la petite salle XXX, dite *Cabinet des Émiliens* (on aimerait écrire un livre rien que pour l'appeler comme ça...), certain *Jeune homme au* (presque invisible) *béret*, auquel je m'étais attaché, il y a cinq ans, quand j'habitais Florence et venais le voir souvent. Le portrait, cependant, attribué à Nicolo dell'Abate et naguère au Parmesan, n'est pas un chef-d'œuvre de la peinture, ni le jeune homme un chef-d'œuvre de la nature. Ce garçon est tout de même plus attrayant que le *Bacchus* rondouillard du Caravage, qu'on rencontre un peu plus loin. Il est étrange que Merisi et Vélasquez aient eu l'un et l'autre du dieu, à moins d'une génération de distance, une vision aussi peu engageante (pour nous). Leurs deux éphèbes rivalisent de grassouilletterie flasque. Celui de l'Espagnol est plus réaliste, ou plus naturaliste, ce qu'accusent les paysans aux mauvaises dents, ses desservants. Celui du Caravage a été rapproché du néo-classicisme, et même du portrait de Mademoiselle Rivière, peut-être à cause de ses gros yeux et de ses sourcils trop bien arqués. C'est moins sot que d'y voir un autoportrait, même « transfiguré », et même si l'artiste avait seize ans, comme

l'a voulu Longhi, qui date la toile de 1589. La merveilleuse qualité des draperies du coussin, et surtout de la nature morte, au premier plan, comparable seulement à la fameuse *Corbeille de fruits* de la pinacothèque Ambrosienne de Milan, rendent cette datation très peu vraisemblable.

Dans la salle des trois Caravage (le *Bacchus*, la *Tête de Méduse* sur un bouclier, *Le Sacrifice d'Isaac*) on peut voir également, outre un Carrache sous verre, accroché dans un recoin, un grand Lorrain, *Port de mer avec la villa Médicis*. Mais c'est une villa Médicis très solennisée. Claude lui a donné beaucoup plus de fenêtres, des galeries suspendues qui n'ont jamais existé, et surtout une structure architecturale qu'il a beaucoup utilisée, avec quatre côtés de même longueur et quatre tours, un peu comme dans le bâtiment principal du *Port de mer au soleil couchant* du Louvre. N'importe : la villa est bien reconnaissable, avec sa loggia et ses étranges volumes, et de l'avoir vue battue des flots, dans un beau soir, donne un étrange sentiment d'embarquement sur place, vers quels crépuscules enchantés, vaporeux et marins ?

Le catalogue des Offices, dans sa version populaire, mais assez bien faite, et qui est due au conservateur lui-même, Luciano Berti, date le tableau de 1677 : il s'agirait d'une commande du cardinal Giancarlo de Médicis, frère de Ferdinand II. Le *Claude Lorrain* des « Classiques de l'Art » Flammarion le dit peint pour le cardinal Carlo, frère, lui, de Côme II, et rapporte une inscription rendue lisible par un « nettoyage récent » : *Roma. 1637.CLA. Quarante ans de différence, c'est beaucoup.*

Les grosses femmes de Rubens m'ont empêché de voir sa peinture pendant un quart de siècle : je ne voyais qu'elles, et elles ne m'attiraient pas. Le voile s'est déchiré dans la cathédrale d'Anvers, devant la *Déposition*, le jour de Pâques, je crois bien, en 1984. Depuis, je suis fou de Rubens. Il y a peu de peintres chez qui la peinture, couleur et matière, soient plus en évidence. Les deux grandes toiles de l'histoire de Henri IV (*La Bataille d'Ivry* et *L'Entrée de Henri IV à Paris*), qui se font face aux Offices, sont merveilleuses, surtout celle de gauche, la *Bataille*, d'évidence inachevée, presque monochrome dans les bruns dorés, mais animée d'une inégalable *furia*, militaire et surtout picturale. On dirait, multipliée par cinquante, *La Chasse aux lions* de Delacroix, que j'ai tant admirée récemment à l'exposition du Grand Palais.

J'étais un peu distrait, dans ces dernières salles des Offices, par un jeune barbu un peu hagard qui me draguait ; il n'a rien trouvé de plus malin que de me demander où étaient les Botticelli, qu'il est difficile d'éviter, et je n'ai rien trouvé de plus bête que de lui indiquer très précisément le chemin, de sorte que, timide, il a été obligé de retraverser tout l'immense musée pour s'en tenir à son prétexte, quand d'évidence *La Naissance de Vénus* n'était pas la première de ses préoccupations. Il est revenu assez vite, après cette épreuve initiatique, avec de longs regards. Nous avons un peu parlé. C'était un Argentin, assez désemparé. Mais je voulais voir cette fois les Offices en entier, et ne me suis pas laissé détourner du chemin. La peinture a gagné. C'est sans doute que je vieillis, ou bien qu'il ne me plaisait qu'à moitié.

*

Presque six heures du soir, il fait nuit et je ne me suis pas remis au *Furieux*. C'est moi qui le suis, contre moi. Il faut réserver au vrai travail, au roman, toute l'après-midi, de deux à huit, et

ne donner au *journal* que ce qu'on peut trouver de temps ailleurs, le matin ou le soir. Cette règle aura l'avantage de contenir un peu ma bio-graphomanie. Mais pour aujourd'hui, l'affaire est mal engagée.

*

Correctif : la comtesse de Paris, sa secrétaire ou les ingénieux éditeurs qui ont réalisé « son » livre, dont elle n'a écrit que les quatre pages de préface, avaient bien demandé, contrairement à ce que j'ai écrit plus haut, l'autorisation de reproduire deux chapitres des *Manières*, et ils ont payé là-dessus des droits, qui se perdent évidemment dans la masse de mes dettes à l'endroit de la P.O.L. Il est vrai qu'ils n'avaient pas envoyé leur volume. Ils l'ont fait sur notre demande récente. Rien à leur reprocher, donc.

En revanche l'équipe de *Globe* est bien composée des plus grossiers escrocs. Gilles de Bure, qui n'est pas un personnage insignifiant, puisqu'il dirigeait la Grande Halle de la Villette, m'avait proposé, au nom du journal, en s'excusant de ne pouvoir faire mieux, 3 000 francs pour le texte sur Le Havre, publié dans le numéro 1. Mais Gilles de Bure, me dit-on maintenant, « n'avait aucun pouvoir décisionnel », et n'a plus de rapports avec *Globe*. Moyennant quoi je dois être payé 1 000 francs. À force d'insistance, j'ai reçu en janvier 800 francs. Quant aux notes de frais que j'avais consignées, on ne peut me les rembourser parce qu'on les a perdues ! Il faut que j'en envoie d'autres, n'importe lesquelles, même si elles n'ont aucun rapport avec mon séjour au Havre en septembre. Pour corriger une faute dans laquelle je ne suis pour rien, je dois donc piocher dans mes réserves de notes de frais, déductibles, destinées au fisc ; tout cela pour que cette aventure ne me coûte pas deux nuits d'hôtel, quatre repas, le voyage du Havre et le retour... Elle m'a déjà coûté trois lettres, dont une recommandée, une consultation à un avocat, et vingt coups de téléphone ; et surtout de devoir essuyer à chaque fois l'insolence, les mensonges et les moqueries de toute cette fine association. Le comptable me dit qu'il n'y peut rien, et de m'adresser au rédacteur en chef, Benamou, qui justement est dans son bureau. Mais si je demande à parler à Benamou, sa secrétaire m'assure, au milieu des rires, qu'il vient de sortir. Il me rappellera demain matin, sans faute. Je peux toujours y compter...

Comme j'aimerais être indifférent à ce genre de choses ! Mais ce cynisme dans la malhonnêteté, et mon impuissance en face d'eux, me rendent fou.

Dimanche 9 février, 5 heures et demie.

Eh bien, nous avons fait enfin quelques progrès ! Je me suis réveillé dans un de ces appartements romains dont il est toujours question dans tous les récits un peu exaltés de séjour dans la Ville éternelle : dans le centre, sur les toits, avec terrasse fleurie d'où l'on voit ceci ou cela. Celui-ci était tout proche de la piazza Colonna et de Montecitorio, au niveau du fronton de Saint-Ignace qu'on regardait par-dessus les colonnes de la Bourse. Le Quirinal, de là, m'est apparu sous un jour tout à fait nouveau, comme font sans cesse les monuments romains selon

que l'on tourne autour d'eux. Sur sa droite dévalaient de la colline les jardins en terrasse du palais Colonna, dominés par la grande villa construite au début du siècle et qu'habitent aujourd'hui, paraît-il, les Agnelli. Entre eux et nous se dressaient quelques-unes de ces merveilleuses *altane*, belvédères à arcades où les Romains des siècles passés montaient prendre le frais, et profiter d'un vent de la mer qui, depuis l'urbanisation du littoral, si j'ai bien compris les explications de mon hôte, ne parvient plus jusqu'à eux.

L'appartement était celui d'un architecte, un peu trop « architecte intérieur » à mon gré, malheureusement, mais très gentil garçon, cultivé et souriant. Il m'a invité à déjeuner dans le quartier, ce matin, après un petit déjeuner dans la partie vitrée de sa terrasse. Je l'ai rencontré hier soir à L'Alibi. La sexualité italienne, hélas, je l'ai constaté une fois de plus, s'accorde mal avec la mienne. Ces péninsulaires sont beaucoup trop *to the point* pour mon goût. Au lieu de l'espèce d'effusion physique indéterminée et langoureuse qui me plaît, du moins dans un premier temps, il leur faut toujours, d'emblée, faire ceci ou cela, accomplir des figures qu'on puisse nommer, des actions répertoriées, et d'ailleurs il n'y en a pas tant. Celui-ci, en l'occurrence, voulait à tout prix me baiser. Si ces pages tombent un jour sous les yeux d'un lecteur, et qu'il trouve ce désir singulier, je suis bien de son avis, qu'il se le dise. À défaut de m'enculer, mon architecte, assez arrangeant sur ce point, se serait bien fait enculer par moi, je crois bien. Mais se posait l'éternelle question des « précautions ». Je n'ai pas osé l'aborder de front. Elle s'est présentée naturellement dans la conversation, ce matin, à propos des milliers de capotes anglaises du Grand Cirque. H. n'est pas hostile, en principe, aux nouveaux règlements. C'est bon à savoir pour la suite, si suite il doit y avoir.

Ce qui paraît à peu près inconnu dans ces régions, c'est cette pratique qui m'est si chère et qui tend à être désignée ces temps-ci de ce terme imparfait – mais ils le sont tous –, le *frottage*. Deux corps qui se serrent l'un contre l'autre, sexe contre sexe, torse contre torse, bouche contre bouche, ça ne fait pas partie du répertoire local. Ça n'a pas de nom, donc ce n'est rien : ça n'existe pas. Il faut tout de suite se branler, se sucer, se mettre réciproquement un doigt dans le cul ; et je déteste les doigts dans le cul. Les Romains sont très portés sur les culs, qu'ils adorent malaxer un peu rudement. Même les plus doux sont relativement peu caressants. La sexualité nationale est dans l'ensemble assez rustique, primitive, dirigée d'emblée vers une fin précise. Il y a déjà en elle, ou encore, des éléments nord-africains, un côté *ti vi qu'j'ti nique* ?

*

Mauvaise surprise au Hangar, hier soir, avant L'Alibi : soirée de Carnaval. L'imaginaire homosexuel classique, et surtout latin, m'est complètement étranger et même, soyons franc, il me répugne un peu. Pourquoi cette passion, de la part de mâles moustachus et poilus, à la première occasion, pour les faux seins, les corsages décolletés, les jarretelles et les bas résille ? Se jugent-ils libres, une ou deux fois par an, d'obéir à leurs pulsions et d'être « eux-mêmes » ? Croient-ils toucher là une quelconque éternelle vérité de l'homosexualité ? Rien pour moi n'est plus déssexualisant, en tout cas, que le spectacle qu'ils offrent. Quitte à se déguiser, pourquoi ne pas piocher dans le répertoire de la virilité emphatique, qui doit bien tenir aussi sa place dans les fantasmes ? Où sont les cow-boys, les Indiens, les pompiers, les bûcherons, les parachutistes ? Non, il faut des boléros sur des torsos velus. Mettons que ce soit ici mon « coinçage » particulier (mais j'écris cela par concession, par précaution : je n'en crois

pas un mot). Ces spectacles ne m'amuse pas. Il est vrai que rien ne m'amuse de ce qui doit théoriquement amuser. Je l'ai déjà noté, je ne connais d'amusements que sexuels ou culturels. Les mascarades et la danse m'ennuient, surtout quand je songe que je pourrais m'occuper, dans ces moments, à des caresses, qui seraient pour moi d'un intérêt dix mille fois plus grand.

Cela dit tout le monde était bien gai, et plutôt sympathique. Il y a eu l'inévitable petit show, non sans les Carmen Miranda obligées. J'étais résigné au pire. Je n'ai pas été déçu. Mais je ne suis tout de même pas si sale type que je n'ai fini par me dérider, et par rire d'assez bon cœur. Il est vrai que je m'étais collé contre un tripoteur, race bénie des dieux, et que le spectacle du monde me semble mille fois plus intéressant quand quelqu'un me caresse la queue (ou le torse, en l'occurrence).

Le troisième numéro de *Super Maschio*, admirable revue, est paru. Je l'ai feuilleté chez mon architecte. Outre qu'on y trouve les photographies de deux ou trois mâles superbes, évidemment américains, on peut y lire un reportage sur le goût fétichiste des poils. Ce texte est très bien venu et plein d'observations exactes, jusqu'au regard des obsédés de mon acabit qui se porte immédiatement, quand ils aperçoivent un garçon nouveau, à la base de son cou ou dans l'ouverture de sa chemise. J'aurais pu écrire ces deux pages. S'il arrivait que quelqu'un voulût un jour me connaître, leur lecture serait indispensable, comme celle de Hegel à tout lecteur de Bataille, de Dujardin à tout spécialiste de Joyce, de Marguerite Duras à tout exégète d'Eve Ruggieri...

6 heures et demie. Il est vrai que la solitude, à condition de veiller sur ce que l'on entend, sur ce que l'on voit, sur ce que l'on lit, et d'éviter les laisser-aller de la paresse, aide à se maintenir dans un état d'exaltation lyrique, qui sans doute serait ridicule aux yeux de tiers (or justement il n'y en a pas) mais qui est une des formes les plus précieuses du bonheur : après-midi romaine, dans un parc, la nuit qui vient entre les branches, et le trio de Chausson... Pour que tout soit parfait, sauf la solitude, justement, adorable coup de téléphone de R., à l'instant. Mais je vais tout de même aller explorer les pentes sacrées...

Obsessionnel hier, pendant le spectacle du Hangar, mais pourquoi ?, ceci :

Que les trains sont lents dans les Landes

Dans le Lot, dans l'Agenais

Quelle lenteur vers Mirande

Quel ennui dans ce qu'on voit...

Inexactement (lenteur après lents ? *torpeur*, peut-être), Gadenne, je crois.

Lundi 10 février, 10 heures et demie du matin.

Il neige sans discontinuer depuis deux heures et peut-être plus, à gros flocons serrés, trop humides, qui ne sont plus que de la pluie quand ils arrivent au sol. Le vent souffle, sur le fond d'un interminable grondement de tonnerre.

J'ai ramené hier du Hangar un Fabio d'Ancone, déjà rencontré derrière un buisson près de la Pyramide, en novembre, et qui d'abord ne s'en souvenait pas. Tout ce qu'il s'est rappelé, finalement, c'est que quelqu'un lui avait dit, une fois, habiter la villa Médicis : il en avait conclu que ce type était fou : la villa Médicis, c'est un monument, ce n'est pas un endroit qu'on habite... Pourquoi pas le Capitole, le palais de Venise ou le Panthéon ?

Mais profiter des occasions qui se présentent, dans ce domaine, et seulement parce qu'elles se présentent, ce n'est pas la bonne solution.

*

L'architecte d'hier expliquait que les travaux de nettoyage et de restauration de la colonne de Marc Aurèle, dont on voit distinctement, de chez lui, les échafaudages métalliques, étaient en fait interrompus. On ne sait plus comment les continuer. Le simple nettoyage, semblable à celui qu'ont pratiqué les Français à Saint-Louis, ne sert à rien : trois ans après, à cause de la circulation, le travertin ou le marbre sont redevenus aussi noirs qu'auparavant. Une restauration de la colonne dans les années soixante, avec utilisation, si j'ai bien compris, d'un matériau en partie plastique, a eu des effets désastreux. On n'a plus d'espoir qu'en un nouveau procédé, qui reste à inventer, ou du moins à mettre au point. Mon architecte souhaiterait qu'on se donne la peine d'enlever les échafaudages, en attendant, pour qu'au moins on puisse voir la colonne.

Il y a des travaux partout. Ceux de la villa Borghèse sont éternels. On a découvert dans le bâtiment, *dixit* toujours « mon » architecte, de terribles fissures, qui nécessiteraient une entreprise de consolidation infiniment plus vaste que ce qui avait été envisagé. La réouverture n'est pas pour demain. Dommage : c'était mon musée romain favori...

*

2 heures et quart. La neige a bien fini par s'accrocher au sol. La ville en est couverte, et ici tout le parc. Sous son poids, des branches se sont brisées, et plusieurs juste devant ma porte.

La neige implique les boules de neige, et elles, presque toujours, une agressivité et même une méchanceté que le jeu contient mal. Deux filles qui sortaient de la Villa ont été agressées par des adolescents postés près de la vasque, tandis qu'elles essayaient de descendre la rampe abrupte qui mène vers la place d'Espagne. Il y avait des pierres dans les boules de neige. Un

parapluie a été crevé par la force des projectiles. Une des filles a l'arcade sourcilière ouverte et l'autre est couverte de bleus.

Il y a des degrés dans le mal, sans doute et pourtant il n'a qu'un visage, cette bizarre pulsion de nuire, de faire souffrir, de blesser pour rien, sans aucun motif, par simple amusement.

Une nuit d'hiver, à Paris, il y a cinq ou six ans, je rentrais du Manhattan vers chez moi, le long du boulevard Saint-Germain. J'étais affreusement triste. Des jeunes gens, mais plus des adolescents, jouaient aux boules de neige, le long de l'église Saint-Germain. Je n'avais pas le cœur à me joindre à eux. J'ai changé de trottoir. Au milieu de la chaussée, j'ai reçu une boule en pleine figure. J'ai pressé le pas.

« Ben alors, tu réponds pas ?
– Non merci... »

Autre boule, bien plus violente. Furieux tout de même, j'ai crié bêtement : « Fasciste ! » (On parlait comme ça, dans ce temps-là.) Le lanceur s'est jeté à ma poursuite. J'ai glissé sur le verglas et me suis étalé de tout mon long dans la neige. Mon agresseur m'a rejoint et s'est mis à me rouer de coups de pieds en criant : « Répète que je suis un fasciste, sale pédé ! Répète un peu pour voir ! » Il était tellement déchaîné que ses camarades, tout de même effrayés, ont dû venir le maîtriser.

*

Se mettre au roman à deux heures, c'est impossible. Mais il faut une règle. Trois heures ?

Mardi 11 février, 9 heures et demie du matin.

Nouveau régime, et grande victoire sur le front du temps qui passe : levé à 8 heures, six cents mouvements de gymnastique, petit déjeuner, bain, et la table de travail à 9 heures et demie. Seule imperfection, j'ai oublié, dans mon taylorisme effréné, de téléphoner assez tôt à la cuisine pour avoir ce soir « la gamelle », et devrai donc aller dîner en ville.

Le temps qu'il fait est lui aussi spectaculaire. On parlait encore de toute la neige qui était tombée sur Rome l'année dernière, en quantité jamais vue depuis près d'un siècle, mais le phénomène semble d'ampleur accrue cette année-ci. Il a encore neigé toute la nuit, les branches ploient devant ma baie sous de lourdes fourrures blanches et dans le parc des centaines d'entre elles ont rompu. En face de ma porte, c'est une vision de chaos. Il paraît que les dégâts sont considérables.

*

Stendhal était à son meilleur, hier soir : « Que sommes-nous ? Où allons-nous ? Qui le sait ? Dans le doute, il n'y a de réel que le plaisir tendre et sublime que donnent la musique de Mozart et les tableaux de Corrège. » (Pléiade, p. 885.) Évidemment, je ne partage pas tout à fait cet enthousiasme pour le Corrège, mais enfin... Ou encore ceci : « En général, on adore pour toujours l'opéra ou le tableau qui étaient à la mode à l'époque où on a eu le bonheur d'aimer avec passion. Mais ce tableau agit comme *signe*, et non point par son propre mérite. Cela est encore plus vrai pour la musique qu'on a entendue avec l'être qu'on aimait. » (*Id.*, p. 886.) Je me passerais de la référence à la mode, mais *signe* est bien le mot juste, étonnamment moderne. Aimerais-je toujours Twombly, *signe* par excellence ? J'ai peur de le rencontrer dans la rue, ici, à Rome, et qu'il me dise : « Tiens j'ai eu des nouvelles de – et de John (ou Stephen, ou Nemer, ou Alfredo), ils sont en Égypte, etc. » Après tant d'années, je sais que mes jambes flageoleraient.

« Le bon ton moderne, disais-je un jour à Canova, qui ne comprenait guère, défend les gestes. Un juge prononce à M. de Lau*** son arrêt de mort. M. de Lau*** est un homme comme il faut, précisément parce que son voisin, s'il est complètement sourd, ne peut pas s'apercevoir, en le regardant, s'il vient d'être acquitté ou condamné à mort. Cette absence de gestes à laquelle toutes les nations arriveront tôt ou tard ne doit-elle pas anéantir la sculpture ? » (*Id.*, pp. 885-886.) Voilà une inquiétude peu fondée, et une prévision fort erronée. C'est que Stendhal croyait aux progrès de la « civilisation ». Mais il avait raison sur le principe. Le recul de la culture entraîne une floraison de gestes, qui sont eux-mêmes assez largement « culturels », mais d'une culture mille fois moins haute. Il n'est que de voir les progrès de l'hystérie dans les stades, et d'abord de la part des joueurs. Le moindre coup réussi entraîne des démonstrations échevelées, toutes plus ridicules les unes que les autres. Ce qui m'étonne, c'est que leurs auteurs ne voient pas combien leur mérite est diminué par la frénésie qu'ils témoignent, et qui paraît vouloir le souligner ; combien serait plus impressionnant, plus élégant, plus « civilisé », un joueur de tennis qui ne sauterait pas en l'air comme un possédé, poings fermés, avant-bras en avant, biceps et pectoraux bandés (c'est le rite en cours depuis quelques saisons) après partie gagnée.

Ce qui est déplaisant chez Stendhal, et empêche de l'aimer tout à fait, bien que ça le rende peut-être touchant, c'est sa manie du mensonge, et du petit mensonge le plus médiocre, destiné à gonfler sottement son auteur. L'agaçant Del Litto, utile en cela, ne cesse de remettre les choses en place. Non, Stendhal n'a pas pu bavarder régulièrement pendant dix ans avec Canova, c'est tout juste s'il l'a rencontré une ou deux fois. Il n'est jamais allé ici, il n'est jamais allé là. Ça n'en finit pas. Si je puis risquer cette transition audacieuse, dans ce journal-ci il n'y a pas de mensonges, sinon quelquefois par omission, quant aux irragoûtantes étroitures de l'existence : je me suis dispensé, par exemple, de noter ici que j'avais attrapé des morpions, récemment.

*

Les socialistes (autre transition risquée ; mais il n'y en a pas, quoique la question de ma franchise ou de son défaut ait dû faire vaguement le pont dans mon esprit) me demandent de

les « soutenir », si j'ose dire, c'est-à-dire de faire partie d'un immense (ou pas tellement immense) comité de parrainage, à l'occasion des élections. Mais les socialistes ne m'inspirent pas un tel enthousiasme que je me sente tout à fait le droit d'inciter quiconque à voter pour eux, quoique sans doute je le fasse moi-même. L'appel est destiné aux milieux culturels. Il s'agit donc surtout de soutenir Jack Lang, dont en effet j'approuve l'action. Mais dans ce domaine même, je suis indigné par l'affaire de la Cinquième Chaîne et de Berlusconi, que lui-même désapprouve, plus ou moins en silence. Tout cela est bien compliqué. Or l'on exige de vous, toujours, des opinions bien tranchées, pour vous mettre dans des boîtes et faire de l'ordre. Il est vrai que l'actuelle opposition est si peu séduisante qu'il est facile de résister à ses charmes éculés. J'ai moins d'hostilité pour Giscard que pour les deux autres, mais personne ne l'aime, *poverino*... Chaban Premier ministre ne me déplairait pas. Pourtant je le détestais quand il était en place. Mais c'était à cause de sa voix.

4 heures et demie. La journée si admirablement commencée, du point de vue de l'emploi du temps, est en train de partir en quenouille. J'ai eu, j'ai encore, la visite du gentil Francesco, qui voulait voir la Villa sous la neige. Il a été servi. Dans la plupart des allées, on peut à peine avancer, soit que la neige accumulée sur trente ou quarante centimètres barre le passage, soit que les branches tombées ou les troncs ne l'obstruent. Il y a deux types d'attitude possibles sur la situation. Ou bien on s'extasie de la beauté de la neige, ou bien on se lamente de l'étendue des dégâts. Les deux partis me semblent également légitimes. Seulement je ne peux jamais savoir à l'avance lequel est adopté par qui je rencontre. Et chacun se tient au sien *mordicus*, et semble trouver très choquant qu'on soit de l'autre. Moi je suis comme Woody Allen dans l'un de ses films, et comme je n'ai pas d'opinion dominante, j'aimerais bien me conformer à celle de mes interlocuteurs. Mais je n'arrive jamais à le faire assez vite. Je dis « C'est vraiment superbe, n'est-ce pas ? », et l'autre prend un air très choqué et me fait remarquer qu'il faudra des années pour que le parc redevienne ce qu'il était. Je prends donc une tête d'enterrement pour le suivant, ou la suivante, qui ne me cache sa déception de me trouver si peu poétique : « Enfin, c'est tout de même merveilleux, non ? » O, quel désir d'opinions douces !

Mon sentiment dominant à l'égard de la grossièreté, c'est toujours la stupéfaction. On croise des gens dans les allées étroites de ce parc fermé au public, et ils trouvent le moyen, non seulement de ne pas vous saluer, mais même de prétendre ne pas vous voir. Être ensemble entre ces murs me paraît créer un indubitable lien, qui appellerait au moins un hochement de tête ; mais rien. Je dois dire que les Italiens, dans ce domaine, sont encore pires que les Français.

Les rues baignent dans la gadoue. On ne peut pas marcher sur les trottoirs, à cause de l'épaisseur de la neige durcie. Mais les voitures passent à toute vitesse sans se soucier de vous asperger, ou non, de boue glacée.

L'autre jour, à Paris, R. et moi, dans l'escalier de la rue du Bac, sommes restés sur le palier pour laisser passer quatre petits pâtisseries qui montaient de la farine jusqu'à l'entresol de la boulangerie. Ils montaient lentement, mais ils n'étaient pas tellement à bout de souffle qu'ils ne puissent dire *merci*, ou *pardon*. D'ailleurs ils parlaient gaiement entre eux. Le désespérant c'est que pas un seul, sur les quatre, n'ait esquissé un geste, ou un mot. Si j'écris de la grossièreté pour m'en plaindre, à qui m'adressè-je ? Ce n'est pas comme si l'on parlait à la moitié du monde, qui pourrait se plaindre de l'autre avec vous. On affecte de croire à un lecteur idéal qui serait en tout de votre avis, ou du moins sensible à vos arguments, ou

partageant votre amertume. Mais le juste, dans le domaine des manières, n'a pas d'existence statistique. Il est vrai que mes lecteurs non plus. Reste à espérer que ces deux néants se confondent.

*

10 heures et quart. Francesco, qui officiellement n'était venu que pour voir la Villa sous la neige, est resté toute l'après-midi, lisant tandis que j'essayais de travailler un peu, de sorte que je l'ai finalement invité à dîner chez Gigi. Il est d'excellente compagnie, cultivé, assez beau, très « distingué », comme dirait ma mère, et aussi « très simple », qualité qui dans l'esprit maternel, rendons-lui cette justice, est à peine séparable de la première. Il est dommage qu'il ne m'excite pas du tout. Cela ne dit rien de lui, car il en exciterait plus d'un, ou d'une, mais seulement de moi. Pas mon genre, malgré sa jolie moustache blonde.

Il est architecte, mais au chômage, comme la plupart des jeunes architectes que je connais. Les difficultés de sa situation le dégoûtent de l'architecture, dit-il, même classique, et même en tant qu'art. Je lui demande ce qu'il pense d'un livre de Cesare Brandi sur l'architecture italienne, ouvrage récent dont la couverture montre la chapelle du Prieuré de Malte, du Piranèse. « Je ne regarde pas les vitrines des libraires, pour éviter la tentation... » Il faudrait replacer cette phrase dans son contexte, pour lui ôter tout ce qu'elle peut avoir, isolée de la sorte, d'un peu théâtral, et qu'elle n'avait nullement. Elle me touche d'autant plus que cet état d'âme, ou plutôt de bourse, m'a été longtemps très familier. Ce garçon est extrêmement sympathique. Que deviendra-t-il ? Rien de trop sinistre, sans doute. Tout post-gauchiste qu'il soit, c'est tout de même un bourgeois, d'origine, et le système bourgeois veille de loin sur ses enfants. Il part en juin faire son service militaire. Ridicule situation, il m'a raccompagné jusqu'à ma porte. Mais les étreintes dont on n'a pas vraiment envie ne donnent pas de bons résultats, j'ai eu la sagesse de m'en souvenir. D'autre part il a tout de même un gros défaut, il fume comme un pompier : cette horrible odeur de tabac froid des pièces abandonnées par les fumeurs... J'ai ouvert tout grand les fenêtres, et j'écris ceci en claquant des dents.

(Troisième des *Fantasiestücke* de l'opus III de Schumann.)

Jeudi 13 février, 11 heures 25 du matin.

Aïe ! Le nouveau régime à peine institué en prend un sacré coup. Je ne me suis levé qu'à neuf heures, et comme j'étais fatigué j'ai beaucoup traîné, à feuilleter *L'Observateur (le Nouvel, pas le Romain)* et *SuperMaschio* numéro 5, que j'ai bien entendu acheté. Mon amant de la nuit dernière avait les mêmes saines lectures (*L'Observateur* en moins), j'ai pu le constater quand il a ouvert le tiroir de sa table de chevet, pour en tirer une capote, qu'il m'a passée. Il est bien le premier en ces parages que je trouve se souciant de ces questions-là, après que j'en avais parlé, il est vrai. Il est vrai aussi qu'il est milanais (Alberto).

Mes mercredis *off* sont bien remplis : les musées du Vatican de nouveau, Saint-Pierre encore, Sainte-Marie *in Transpontina* (parce que je passais devant, mais il y a tout de même un *Saint Albert*, justement, du Pomarancio, des fresques du cavalier d'Arpin, les colonnes auxquelles furent attachés Pierre et Paul et un baldaquin de Carlo Fontana) et Saint-André-de-la-Vallée. Mais là je suis arrivé trop tard, on n'y voyait plus grand-chose. De la coupole peinte par Lanfranc je n'ai pu avoir aucune idée, et à peine plus de la voûte du Dominiquin. Dans la courbe très sèche de l'abside, les vastes compositions de Mattia Preti sur le martyr de saint André ne m'ont pas paru tout à fait à la hauteur de la grande estime où je tiens ce peintre, bien que celui du milieu, le saint en croix, fasse un puissant effet depuis l'entrée. Dans l'ensemble, ces panneaux sont assez pâles. Mais là encore, la lumière manquait.

Au musée du Vatican le matin, c'était la moindre chaleur. Un froid épouvantable régnait dans les interminables galeries du musée Chiaramonti, où s'alignent sur des étagères des centaines ou des milliers de bustes antiques, qui fatalement paraissent tous assez quelconques. Par chance la galerie lapidaire, qui prolonge la galerie Chiaramonti proprement dite, avait le bon esprit d'être fermée, comme c'est généralement le cas. Juste avant la grille close, on prend à droite dans le *Braccio Nuovo*, construit pour Pie VII par Rafaël Stem de 1817 à 1822, et qui ferme le *cortile della Pigna*. C'est une somptueuse galerie de marbre et de granit où s'admirent surtout l'*Auguste de Prima Porta* et *Le Nil*. Mais j'étais alors en piètre état, courbattu par le froid, et plus très ouvert au sentiment du beau. Ou bien le *Torse du Belvédère*, plus tôt, avait suffi à me combler pour toute la journée. Je suis bien de l'avis de Michel-Ange : rien n'est aussi sublime. Ni le *Laocoon* ni l'*Apollon* ne peuvent en distraire, ni l'*Hermès* ni l'*Apoxyomène*. J'aurais voulu voir l'*Ariane endormie*, que De Chirico a placée sur tellement de ses places abandonnées, et qui paraît si belle. Mais ces salles-là étaient fermées.

Cinq heures. Il me fallait vivre à Rome pour retrouver les joies adolescentes et longtemps négligées du branlage (qui d'ailleurs ne sont pas minces, surtout avec *poppers*). Je me sens coupable comme Gide : mais c'est pour le temps perdu, et l'énergie. Comme lui je m'empresse de noter mes remords dans mon journal. C'est la faute à la double page centrale de *SuperMaschio*...

Vendredi 14 février, 9 heures et demie du matin.

Vu hier soir à la télévision, en italien, *Francesca*, de Manuel de Oliveira : même en ne tenant pas compte des problèmes de la langue, c'est un film presque incompréhensible. Dans la direction d'acteurs, qui d'ailleurs sont médiocres, qu'est-ce qui est naïveté, maladresse, amateurisme, et qu'est-ce qui est parti pris, lui-même éventuellement naïf et maladroit ? Faire se croiser, raides comme des passe-lacets et naturels comme des collégiens sur les planches le jour de la fête de l'école, des personnages vaguement en costumes d'époque devant la très pauvre reconstitution d'un pauvre café, semble bien être pur provincialisme, reflet d'une culture marginale mal à l'aise dans la grammaire élémentaire du cinéma contemporain. Mais que les protagonistes ne se regardent jamais, jamais, et parlent toujours les yeux dans le vide, c'est d'évidence volonté délibérée, para-bressonnienne, si l'on veut. Ces sentiments et ces mœurs sont tellement éloignés de nous qu'il est bien difficile de s'en soucier longtemps. On peut penser qu'Oliveira a voulu les traiter avec un détachement d'entomologiste, un peu

comme Rohmer dans *La Marquise d'O*. L'enlèvement de la jeune personne par son amant glacial, qui d'ailleurs n'est pas plus son amant qu'il ne sera son mari, est d'une singularité que dépasse seul leur mariage par procuration, l'un et l'autre étant absents et représentés par deux hommes. Il n'y a là-dedans que le sado-masochisme hétérosexuel, et surtout le masochisme féminin, qui puissent parler peut-être à nos contemporains et nos contemporaines. Je me souviens que mon amie L. avait vu ce film avec beaucoup d'intérêt. L'atmosphère post-romantique bourgeoise et l'éternelle question du mariage dans la société louis-philipparde, ici celle de la *Regeneração* et de Camillo Castelo Branco, personnage essentiel du film, doivent sembler lunaires, comme peut-être il convient, à la plupart des spectateurs. Quant à ce que les Italiens, et les autres, peuvent comprendre du contexte portugais d'alors, qui est tout de même essentiel... Et pourtant ce sentiment historique de littéral désespoir dans lequel ont baigné Pierre V et son règne pourrait bien nous émouvoir, comme fait le Portugal dont il est presque le symbole. C'est le charme mélancolique qui m'a retenu devant mon poste jusqu'au-delà d'une heure du matin.

Au milieu du film, coup de téléphone de R. Il part aujourd'hui de Paris pour le Brésil...

2 heures et demie. Encore une journée bien commencée qui capote sur ma faiblesse : à dix heures je me préparais à répondre enfin à la lettre d'un lecteur des *Manières du temps*. Il me parlait de certains passages que j'ai voulu relire avec son œil. J'ai donc pris le livre, et m'y suis abîmé deux heures. Comme ce lecteur-là était extrêmement bienveillant et que j'ai toujours tendance à me rallier aux opinions, bonnes ou mauvaises, qu'on m'exprime, j'ai trouvé qu'en effet certaines pages n'étaient pas trop mauvaises. Il y a là trop de préciosité, sans doute, et l'auteur se sort mal de l'exaspérante question du subjonctif imparfait : il y est attaché en principe, et aux règles en général ; mais l'application stricte de celle-ci a quelque chose d'affecté (c'est du moins mon avis).

*

Je suis bien obligé de « voter à gauche », car si j'étais un « homme de droite », mes opinions sont tellement réactionnaires qu'elles en seraient intolérables ; tandis qu'ainsi je suis un peu protégé.

Mais il est presque trois heures, et je n'ai pas écrit ma lettre.

5 heures 20. Eh bien, je suis en train de découvrir un univers sexuel nouveau, ou en tout cas que je n'avais pas visité régulièrement depuis un quart de siècle : le branlage. Deuxième édition, toujours le même complaisant modèle, qui pourtant n'a pas l'air particulièrement aimable : *Peter Stride*. Mais la masturbation ne fait que remettre à plus tard encore le travail...

Dimanche 16 février, midi.

Singulière expérience, hier. J'ai reçu la visite d'un groupe de Japonais, entés d'un jeune photographe irlandais de Londres, qui venaient faire une *interview* pour un magazine qu'ils dirigent à Tokyo, *Brutus*. Les questions m'étaient posées par l'intermédiaire d'un Japonais de Paris que je connais un peu et qui les traduisait, comme mes réponses. C'était vraiment la forme pure de l'entretien, le plus impur de tous les modes d'expression. Ce que pourra bien être le produit final, en l'occurrence, défie l'imagination.

Des photographies ont été faites dans le parc, entre la loggia, les Niobides et le belvédère, sous des trombes d'eau, parmi les branches cassées qui gisent partout dans les allées, depuis la tempête de neige. Un des Japonais tenait un parapluie au-dessus du photographe. Mais il était distrait, ou fatigué, et il arrivait que penché en avant, bras tendu, il tint toujours son parapluie sous les pins parasols dégoulinants, tandis que le photographe, qui avait changé de position, était déjà loin.

Le photographe, Richard, grand garçon maigre, britannique au possible, sort d'une famille quaker des environs de Cork. Ses ancêtres, chassés d'Angleterre par les persécutions, ne sont en Irlande que depuis trois siècles, et donc toujours considérés comme des *newcomers*, nullement assimilés. Il paraît, d'après Tokyo, le Japonais de Paris, que les photographies de paysage que fait ce garçon sont superbes. Il est en tout cas très sympathique. Nous étions en face l'un de l'autre au dîner. Il dit que Charlus est, entre autres titres, « comte de Viareggio », ce dont je ne me souvenais pas. Il fait grand cas d'Anthony Powell, personnage sans doute peu intéressant, si on le rencontre, mais qui pourrait bien être le plus grand romancier anglais du siècle. John Fowles est sans doute très doué, mais toutes ses œuvres, toujours selon l'Irlandais, sont affectées de défauts de structure très graves, et finalement insatisfaisantes. Fowles en serait d'ailleurs le premier conscient, et il donne sans cesse de nouvelles versions de ses livres, améliorées mais toujours imparfaites.

Nous avons fait un somptueux dîner d'huîtres, de saumon, de poissons divers et de langoustes dans un excellent restaurant de poissons, tout proche du Panthéon, la *Rosetta*. Ces Japonais, outre la bizarrerie de venir à quatre de Barcelone pour m'*interviewer*, mènent la vie à grandes rênes, comme des Américains. On a l'impression que l'argent pour eux n'est rien, et les billets de cent mille liras tombaient à l'addition comme s'il se fût agi de pièces de monnaie. Les différences économiques entre les nations, bien sûr, même « développées », mais aussi entre les ressortissants respectifs, pris individuellement, des unes et des autres, me sont de plus en plus visibles, et combien la vie personnelle, quotidienne, des gens, y compris les artistes qui se voudraient tellement indépendants, est conditionnée, comme les « chances » qui leur sont offertes, par leur nationalité. Presque tous les Américains que je connais, de mon âge ou plus jeunes, et d'une situation tout à fait ordinaire, mènent une existence dont l'aisance n'a rien à voir avec celle d'un Français : voyages continuels à travers le monde, grands hôtels, bons restaurants, trois jours aux Caraïbes par-ci, une semaine à Hawaï par-là, et carnaval de Venise entre les deux. Est-ce que les Japonais en sont là, eux aussi ? On le dirait. Or il ne se peut pas qu'à la longue, et même assez vite, cet état de fait n'ait pas de grandes conséquences culturelles. La culture a besoin d'argent ; il en faut pour se tenir au fait de ce qui existe et qui a existé. J'ai un rapport beaucoup plus facile et fécond à l'art, à la peinture, par exemple, depuis que je peux, si j'en ai envie, acheter les catalogues des expositions, les guides des musées, des livres sur les peintres, toutes choses impensables il y a quelques années. Comment pourrait survenir un grand mouvement culturel au Portugal, malgré la Fondation Gulbenkian ? On n'imagine pas ce que peut être la difficulté de voyage d'un étudiant ou d'un jeune artiste

portugais à Paris, et ne disons rien de New York. Il accumule pendant des mois ses pauvres escudos et, dès qu'il passe ses étroites frontières, son malheureux trésor ne vaut plus rien. Il fait un voyage en train de trente-six heures, il tombe dans un hôtel de cinquième catégorie vers la gare de l'Est, et ce n'est pas lui qui va aller acheter le catalogue de *Vienne, la joyeuse Apocalypse*.

L'Irlandais va avoir une exposition au Japon. Mais on ne lui a pas caché qu'outre le voyage il fallait au minimum mille francs par jour pour se maintenir à Tokyo, et plutôt deux mille pour y vivre décevement.

*

Longues et vaines traînasseries, ensuite, d'Alibi en Pyramide, de Pyramide en *Consolazione* : mais point d'autre consolateur que le fidèle Peter Stride, au retour, vers cinq heures du matin. Les choses tournent à la vieille liaison, entre nous. Songer qu'il doit vivre quelque part, *hic et nunc*, et que nous devons bien être quelques dizaines, de par le monde, à nous branler sur son image, sans qu'il puisse rien savoir de l'heure ni de l'endroit... (Hmm... *Remake*, mais non mené à terme. Terrible mal de tête).

3 heures et demie. Coup de baguette magique : la nuit a porté le printemps. Grand soleil sur la ville, tout le monde est dans les rues. Encouragé par les Goux, rencontrés sur les escaliers de la Trinité-des-Monts, je suis allé jusqu'à la place d'Espagne pour y lire au soleil un article d'*Alfabeta* sur Girard et pour y déjeuner d'une *pizza romana* (pas de tomates, pas d'oignons) à la terrasse du café de Colombie. Face à la fontaine des Fleuves et à Sainte-Agnès, face à tout le mouvement du monde, c'est un endroit merveilleux. Mais les garçons y sont mal élevés au possible. Quand on vous sert on vous dit « 8 500 lire ! », et il faut payer incontinent. Y'en a déjà trois, d'clients, qui se sont tirés en douce depuis c'matin, ça suffit comme ça. Et tout à l'avenant.

Les meilleurs moments et les plus beaux endroits me sont presque toujours gâchés par des détails malencontreux, une grossièreté, une insolence, une station-service au milieu du paysage, le nouveau *M* du métropolitain au milieu de la plus belle image de la villa Médicis, depuis la Trinité-des-Monts. Il n'y a pas de contradiction, c'est le prix à payer. Si je souffre plus que beaucoup de gens des petites choses désagréables, c'est peut-être que je jouis davantage du plaisir et de la beauté. La perfection d'une heure ou d'un lieu m'est tellement précieuse que de la voir déparée par des riens me désole. Il serait certainement plus sage de ne s'apercevoir même pas de l'arrogance des garçons du café de Colombie. Mais si j'étais aussi raisonnable que cela, la fontaine du Bernin me donnerait-elle autant de satisfaction ? Stendhal la trouvait affreuse. Il ne jurait que par Canova, restaurateur du goût s'il faut l'en croire, et qui me semble si médiocrement froid. *Bu...*

L'un des Japonais d'hier n'était jamais venu à Rome. Nous avons traversé à pied, pour aller au restaurant, la place de la Rotonde, devant le Panthéon. Il a jeté un coup d'œil au monument, peut-être deux parce que nous le lui signalions. Moi, à douze ans, si je n'avais eu que deux

minutes pour voir le Panthéon, en passant, je ne l'aurais pas quitté des yeux, eussé-je dû tomber dans la fontaine. Un seul soir à Rome, et passer trois heures à table, plus qu'il n'en faut pour voir quatre ou cinq des plus belles places du monde (le Campidoglio, le Quirinal, Saint-Pierre, la place Navone, la place d'Espagne ou la place du Peuple) ! Il est vrai que l'excellent dîner était plus ou moins en mon honneur...

Les garçons du café de Colombie se croient le centre du monde, comme ceux des Deux-Garçons d'Aix, toute proportion gardée (« Le monde entier connaît les Deux-Garçons ») : s'asseoir à leur terrasse est un honneur pour le client, nécessairement barbare puisqu'il n'est pas romain. Or le service est vulgaire au possible, dépourvu du moindre style, de la plus petite once d'élégance ou tout simplement de correction. Mais ce mépris pour leurs clients, de la part des garçons, n'est peut-être pas tout à fait sans fondement, car que de grossièretés, de maladresses, de mépris de ce côté-là aussi ! Que trois « consommateurs » soient partis sans payer depuis ce matin, c'est vraisemblable. Ainsi se va dégénéralant l'harmonie sociale, à coups de rétorsions légitimes, mais fatales.

Une femme qui se croyait bien élégante, hier, au restaurant, se laissait dépouiller de son manteau par le préposé au vestiaire, et lui tendait son foulard, sans paraître le voir, sans se tourner vers lui, sans un sourire, sans un hochement de tête, sans interrompre une demi-seconde le cours de ce qu'elle disait à ses amis.

Mardi 18 février 1986, 1 heure moins dix.

Dans une grande salle de cinéma de la via Cicerone, hier soir, il n'y avait pas grand monde, mais j'avais pour plus proches voisins quatre ou cinq étudiants des deux sexes, étalés sur leurs sièges. Ils n'étaient pas antipathiques, nullement agressifs, mais ils parlaient très fort entre eux, comme presque tout le monde fait désormais dans les lieux publics, et ils donnaient l'impression, par leurs gestes, leurs voix, ce que je comprenais de leurs paroles, d'avoir été à peine touchés par ce qu'a pu être, pour nous, la civilisation.

Or commence le film. C'était *Ginger and Fred*, de Fellini. Aux premières images, Ginger, le rôle qu'interprète Giulietta Massima, une danseuse de claquettes qui a connu un petit succès avec son Fred dans les années quarante ou cinquante, et qui lutte contre l'âge avec beaucoup de gentillesse et de dignité, arrive à la gare de Rome. Elle y est attendue par une toute jeune femme, envoyée par la chaîne de télévision privée, très inspirée par celle de Berlusconi, qui veut montrer aux téléspectateurs Ginger et Fred trente ou quarante ans après. Et cette jeune femme représente exactement le monde de mes voisins, et celui qui nous entoure. Elle n'est pas à proprement parler hostile, mais elle est d'une grossièreté inouïe, par indifférence, par ignorance, par absence de tout désir créé, en elle, de douceur et d'harmonie sociale. Ce thème de la grossièreté va être illustré pendant tout le film, qui fait froid dans le dos. Après l'épisode de la gare vient une scène dans un hôtel, un prétendu « grand hôtel » moderne qui n'a plus aucun des caractères de ce qu'a pu être un grand hôtel, et dont le personnel, au bureau de la réception, tout occupé à suivre une émission de télévision, est à l'égard de la pauvre Ginger d'une impolitesse détachée digne du café de Colombie, des Deux-Garçons et de cent hôtels que je connais. Celui-ci, le *Manager*, est sis en des confins sans nom de la ville, parmi les ordures déversées tout le long du chemin.

Je n'ai pas un goût très marqué pour l'esthétique de Fellini. Je n'en avais pas non plus pour celle d'Alain Nadaud et de son *Envers du temps*, qui bien entendu se situe à des années lumière de *Ginger and Fred*. Mais ici comme là c'est la même angoisse, que je partage, et c'est peu dire, devant l'installation tranquille, sous nos yeux, de la barbarie. Puissent les artistes multiplier ainsi les cris d'alarme, et leurs témoignages d'horreur quant à ce qui se prépare, et qui est déjà parmi nous.

*

À peine essaie-t-elle de dormir dans sa chambre de l'affreux *Manager*, Ginger est dérangée par le puissant ronflement de son voisin, à travers la cloison qui n'isole rien. Elle ne sait pas que ce voisin est Fred, qu'elle n'a pas vu depuis des années. Bizarre coïncidence, qui me rapproche encore de la pauvre Ginger, j'ai souffert moi-même d'un ronflement fatal, cette nuit même, jusqu'à devoir passer dans le petit lit de l'entrée. C'était celui d'un Pouilleux de Lecce, rencontré dimanche soir à la Consolation. Il devait m'appeler hier, il ne l'avait pas fait. Mais je l'ai retrouvé au même endroit que la veille, après le film. Mon numéro, qu'il avait écrit sur un paquet de cigarettes, s'était effacé. Il m'a montré la boîte, il m'attendait. C'est un gentil garçon, sentimental et doux. Mais il fume trop, il ronfle, et il a dans le dos un volumineux point de beauté qui refroidit sensiblement mes ardeurs, déjà plutôt tièdes. J'espère bien davantage du Lorenzo de Poggibonsi, qui m'a rappelé vendredi, contre toute espérance, et qui doit venir à Rome à la fin de la semaine.

*

Une lettre de ma mère : elle évoque avec beaucoup d'émotion et de nostalgie le souvenir d'un mardi gras à Séville, avec moi, et de nos voyages en Espagne et ailleurs. Mais toutes les horreurs qu'elle m'a dites à Bordeaux, au mois de mai, sapent tout ce que je pourrais ressentir d'un peu chaleureux dans ses propos, et toute envie d'autres périples. Comment pourrions-nous avoir le plaisir à faire et à voir ensemble d'autres choses, après tout le dégoût qu'elle a su m'exprimer, à la brasserie de Noailles, parce que deux pauvres « folles » s'étaient donné du coude à mon entrée ?

4 heures moins le quart. Un intéressant article de Claude Roy sur Nabokov, dans *L'Observateur*, répond en écho à ce que peut inspirer *Ginger and Fred*. Il y est question de la haine de Nabokov pour le parasitisme journalistique autour de la littérature : « Il accordait trop de prix aux mots pour les laisser paisiblement passer de magnétophone en machine à écrire, d'arrangements en approximations et de déformations en coquilles. » Et plus haut : « ... *l'entretien* avec l'écrivain professionnel, fruit de la paresse et de l'intérêt pour l'inintéressant conjugués avec la vanité, est devenu en général l'art de transformer une œuvre en zakouskis, un style en barbe-à-papa et un artiste vrai en phraseur flasque. » Je ne sais pas si je

suis un « artiste vrai » mais mon entretien avec mes Japonais, samedi, était un modèle du genre. Ils n'avaient aucune idée de ce que j'avais bien pu écrire, et guère de ce que je pouvais bien leur dire. Il faudrait bien sûr se tenir soigneusement à l'écart de tout ça. Mais il y a toujours, évidemment, une insidieuse contrepartie : outre que j'étais flatté qu'ils viennent me voir de si loin, ils me faisaient entrevoir la possibilité, grâce à eux, d'une traduction de *Tricks* en japonais. La perte d'être est le prix à payer pour persévérer dans l'être. À Ginger il suffit d'un mot aimable du grand directeur de la chaîne de télévision qui l'emploie, Lombardoni-Berlusconi, pour qu'elle renonce à renoncer.

Les choix culturels de Mitterrand sont d'une médiocrité inimaginable. Après la pilule Berlusconi, mal avalée par plus d'un, Jean Le Poulain, mauvais acteur à effets venu du pire boulevard, vient d'être nommé administrateur-général de la Comédie-Française. Parmi les autres personnalités envisagées figurait Jeanne Moreau, sympathique personnage mais inepte metteur en scène, à en juger par ses films. Voilà où nous en sommes. Il faudrait que j'aie un jour le courage (et le temps) de lire un des livres de Mitterrand (en général encensés par la critique, même « littéraire ») pour voir à quel niveau stylistique et intellectuel il se situe, et si les signes culturels qu'il émet d'autre part sont bien, comme il n'est que trop probable, cohérents avec lui-même.

Mercredi 19 février, 2 heures 20.

Pâle matin de février, Couleur de tourterelle : mais il n'en va vraiment ainsi qu'à Paris...

Troisième quatuor de Milhaud (*in memoriam* Léo Latil).

Je rentre du palais Barberini. Les salles du premier étage sont rouvertes. Le XVII^e siècle n'est peut-être pas le plus grand siècle de la peinture (encore que...), mais il est certainement celui qui m'intéresse le plus ces temps-ci. Je traverse ce qui le précède avec une très légère impatience, dont j'exclus bien entendu Titien, même si le *Vénus et Adonis* de Barberini n'est qu'une réplique (avec chapeau pour Adonis) du tableau du Prado.

Bonne surprise : je voulais voir depuis toujours la *Judith* du Caravage, que le *Tout l'œuvre peint* de chez Flammarion, déjà ancien, situe dans la collection Coppi, probablement difficile d'accès, pensais-je. Or le tableau a été acquis en 1971 par la Galerie nationale du palais Barberini. Il voisine avec le *Narcisse*, ainsi qu'avec l'admirable *Les Marchands chassés du Temple* de Valentin, décidément un peintre de première grandeur, représenté là aussi par une *Cène* et par un *Jugement de Salomon* dont le tableau du Louvre serait une réplique : une femme de dos, au premier plan à gauche, fait un morceau de peinture de toute beauté.

Extraordinairement, Trophime Bigot, né à Arles en 1579, mort après 1638, ne figure pas dans le Grand Larousse. Il semble qu'il ait été l'élève de Gérard des Nuits, à qui ses tableaux étaient jadis attribués.

Ni le Preti ni le Stanzione ne sont tout à fait à la hauteur de mon admiration pour ces peintres, mais le *Saint Laurent* de Strozzi est excellent. Poussin ne figure dans cette région qu'avec quelques toiles mineures, deux petites bacchantes en cours de restauration qui ne sont pas

bien excitantes et un sombre paysage avec *Agar et l'Ange*, qui serait de composition très bizarre s'il ne s'agissait seulement d'un fragment.

L'accrochage, tout nouveau, est tout à fait médiocre, beaucoup trop dense. De très belles salles sont gâchées par des cimaises disposées selon des angles biscornus, peu favorables à la lumière. Seule mesure heureuse, les cartouches lumineux, en contrebas des tableaux, sont pour une fois très diserts et offrent beaucoup de détails utiles.

Le fameux grand salon du palais Barberini, dessiné par le Bernin, qui doit être l'auteur, donc, des portes magnifiques, est décoré d'une immense fresque de Pierre de Cortone, *Pierre* comme l'appelle Bonnefoy, à la gloire de la Religion et plus encore de la famille Barberini et de ses grosses abeilles. Plusieurs des compartiments de ce plafond seraient de très beaux tableaux : ainsi certaine scène de forge. Mais ce qu'il y a de plus poétique et de plus beau, chez Pierre, toujours, de plus heureusement en accord avec la terre et les saisons éternelles, ce sont les merveilleux feuillages.

Avant d'aller au musée, j'étais entré dans Saint-Charles-aux-Quatre-Fontaines. L'immense originalité de Borromini, son esprit de recherche, qui transparait dans tout ce qu'il fait, son goût de tout essayer, son génie des volumes, ne suffisent pas à me le rendre admirable. Ces deux ailes d'ange tant vantées, en tympan au-dessus de saint Charles orant, à la façade c'est certes une idée neuve, et les ailes sont excellemment sculptées, comme les visages ; mais le résultat me semble seulement saugrenu. L'étroit cloître, dans un autre genre, doit être aussi un tour de force, comme tout ce que fait Borromini. L'esprit peut bien s'en extasier. Mais s'il y a un bonheur à l'architecture, pour moi il est ailleurs.

Longhi, toujours lui, vouait une admiration immense au tableau d'Orazio Borgianni qui représente *Saint Charles en adoration devant la Trinité*. La première impression est plutôt mauvaise, la seconde est plus favorable, à cause de remarques ponctuelles. Saint Charles Borromée, le malheureux, est aussi laid que d'habitude, et cette Trinité dans les nuées est bien plate. Mais il est vrai que le surplis est magistralement peint, et que ces fragments antiques gisants sont très beaux. Dans un autre Borgianni qui est au musée Barberini, une *Sainte famille*, on admire grandement, de même, certain panier du premier plan, plein de linge à repriser. Mais là j'étais trop distrait sur ma droite, par les *Marchands* de Valentin.

11 heures et demie du soir. Sur la recommandation de deux Français rencontrés dimanche soir au Hangar, je suis allé cette après-midi au sauna qui est voisin de la fontaine de Trevi. Il est assez petit et plutôt vétuste, mais surtout, contrairement à ce qui est le cas dans tous les saunas « modernes » des grandes capitales, tout y est fait pour décourager les activités sexuelles. Il serait peu de dire que la direction ne se situe pas dans la « mouvance » *gay* : lumières *a giorno* partout, nul lieu d'intimité, et des avis menaçants placardés dans tous les coins, promettant à la moindre impropriété les pires sanctions juridiques. J'ai trouvé tout de même le moyen de jouir involontairement, distraitement, et prématurément, avec un quinquagénaire chauve et gros, mais musclé et extraordinairement poilu, qui me branlait. Sur quoi je suis allé m'acheter chez Rizzoli un petit répertoire des verbes italiens.

Jeudi 20 février, 9 heures 20 du matin.

Ce qui est le moins réussi, toujours, dans les tableaux religieux, c'est la figure du Christ ; comme si les peintres chrétiens, pour autorisés qu'ils soient, et même encouragés, à représenter leur Dieu, ne pouvaient y parvenir. Il n'y a guère que la Vierge, et surtout dans sa qualité d'« assomptionnée », ou d'Immaculément Conçue, qui fasse un encore plus mauvais sujet.

Vendredi 21 février, 10 heures moins cinq du matin.

Francesco et moi avons fait lundi un arrangement pour aller entendre hier soir Rostropovitch au théâtre Brancaccio : je l'invitais, mais il devait aller chercher les billets. Vers sept heures, hier, sans nouvelles de lui, je l'appelle : ah oui, il n'avait pas eu le temps de passer à la billetterie, il allait justement m'appeler... Pas le temps, soit, mais il aurait pu me téléphoner plus tôt pour me prévenir, puisqu'il savait que je voulais aller à ce concert. C'est typiquement le genre de choses qui me fait perdre tout intérêt pour les gens : je sais que je ne m'entendrai pas avec eux.

En fait de mauvaises manières, le public du Brancaccio ne s'en laisse pas remonter. Une bonne femme qui papotait pendant tout l'entracte de maladies, de bébés et de mariage s'est mise à feuilleter désespérément son programme dès le début du dernier morceau, pour annoncer triomphalement à son mari, dix minutes plus tard, « Chostakovitch ! ». Pendant la première partie, elle avait feuilleté même un journal ; d'ailleurs très bourgeoise, assez âgée, embijoutée et fort empanachée. Cette salle empêchait que se crée un grand moment de musique. On sentait trop que l'immense majorité des gens n'était là que pour le pur accomplissement distrait d'un rite social, ils savaient à peine qui et quoi ils venaient entendre – *English Chamber Orchestra*, découvraient-ils à l'entracte – et leur attention était nulle. Le programme pourtant, avait été taillé à leur mesure : une symphonie de Mozart, la *Jupiter*, le deuxième concerto de Boccherini, d'ailleurs assez beau, surtout en son adagio, et le premier de Chostakovitch.

Au fond ce qui peut frapper le plus, paradoxalement, chez les très grands virtuoses, et surtout ceux des instruments à cordes, plus que la sûreté, c'est la précarité de leur jeu ; le son de Rostropovitch est évidemment merveilleux. Mais il ne semble jamais assuré, acquis. On croirait d'un sculpteur fiévreusement à la recherche de la forme dans la masse. En ce sens, chaque mouvement est une *cavatine* ; et surtout, bien sûr, la merveilleuse *sarabande* de Bach donnée en bis.

3 heures moins le quart. Dans toutes les religions on trouve les croyants qui désapprouvent les applications qu'on fait du dogme : ce sont à leurs yeux autant de trahisons, mais qui, justement parce qu'elles sont telles, ne remettent nullement en cause leur attachement à leur foi. Ainsi les homosexuels chrétiens, et des prêtres bien souvent, se donnent-ils un mal fou pour établir, contre toute évidence, que le christianisme, en ses textes sacrés, n'est nullement hostile à l'homosexualité. Le professeur Arkoum, musulman qu'indignent les excès fanatiques de ses coreligionnaires, donne un autre bel exemple de cet équilibrisme qui doit être très douloureux, et auquel il faut bien se livrer lorsqu'on n'a pas le courage d'aller jusqu'au bout de sa

réflexion : « Ces actes sont commis au nom du Coran, mais ils en sont la trahison. Les pouvoirs politiques interprètent une tradition de lecture du texte coranique à leur manière. Mais le texte lui-même est recouvert, déformé, oublié. Prenez la polygamie. Que dit le Coran ? “Tu peux prendre deux, trois, quatre femmes.” Mais que dit la seconde partie de la sourate ? “À la condition que tu sois totalement équitable avec elles.” Équitable, cela ne veut pas seulement dire qu'elles auront les mêmes biens, mais exactement la même quantité d'affection, d'amour. La sourate continue : “Si tu ne peux pas être totalement équitable, tu n'en prendras qu'une.” Or il est impossible de l'être. *Vous voyez qu'une lecture attentive du Coran ne peut conduire qu'à une interdiction de la polygamie* » (C'est moi qui souligne). Mais alors le Coran parle pour ne rien dire. Or, pour le croyant obstiné, il n'est pas question d'accepter une aussi sacrilège pensée. Il est pourtant forcé de faire encore un pas : « Quand un édit est impossible à adapter au monde actuel, quand il est manifestement l'émanation d'un état social qui ne correspond plus à rien, il faut le modifier. L'exégèse est toujours possible à condition de *repenser le problème de la Transcendance à la lumière de l'historicité.* » Vaste programme. On ne fait pas plus « historiciste » que moi, mais si j'étais croyant je n'irais pas jusqu'à prétendre « historiciser » la parole de mon dieu, qui en deviendrait fatalement historique, lui aussi, et géographique, comme le prétendent les infidèles comme moi. Non, décidément, j'aime mieux les papes qui interdisent la pilule, veulent empêcher le divorce et condamnent l'homosexualité ; et les religions qui meurent debout. L'ennui c'est qu'à se raidir elles ne meurent pas du tout, au contraire... (*Ceux qui trahissent le Coran, Nouvel Observateur*, 1109, 7 au 13 février 1986).

Samedi 22 février, 9 heures 20 du matin.

Soirée au palais Farnèse, hier, à l'occasion d'un colloque franco-italien sur le livre, auquel je n'ai pas assisté. La haute architecture est comme la peinture, et le rapport « touristique » avec elle ne saurait être le bon. Elle ne peut pas être contemplée de façon satisfaisante par un groupe de visiteurs qu'on promène de salle en salle en les maintenant derrière des cordages ; et encore moins, bien sûr, par le malheureux qui n'a d'autre latitude que de se planter devant la façade, et d'imaginer le reste. Elle demande à être entourée, pénétrée, en toute liberté pour l'amateur de varier les points de vue selon les éclairages, ses curiosités et ses caprices. Cette soirée, en ce sens, était une rare expérience, et d'autant plus qu'entre l'admirable vestibule et le très lointain salon où étaient réunis les invités, le nouveau venu était laissé à lui-même, le long de la cour, dans les merveilleux immenses escaliers discrètement mais très bien illuminés, dans les galeries du premier étage et dans plusieurs antichambres. La réception proprement dite avait lieu non pas dans le grand salon, en façade, comme il semble que ce soit la coutume, mais dans la grande galerie à l'arrière, sous les fameux plafonds de Carrache, que complètent le Dominiquin et Lanfranc. Les fameux *ignudi* de la Sixtine ont fait là beaucoup de petits dénudés, qui ne sont pas indignes d'eux, loin de là. Toute la décoration de la salle tend à un passage spéculaire entre le réel et la figuration illusionniste, qui pourtant se donne emphatiquement comme telle, prise qu'elle est dans des *quadri* qui jouent les tableaux, encadrés par des *erme* peints en grisaille qui imitent, eux, la sculpture. Ces beaux Hermès musclés, qui ne sont pilastres qu'au-dessous du sexe, s'embrassent dans les coins, formant des couples de solide tradition pédérastique, toujours un barbu d'âge mûr avec un adolescent glabre. D'autres échangent des regards avec les nus qui sont assis en dessous d'eux et qui, colorés, ne se prétendent nullement, ceux-là, de plâtre ni de marbre. Il y a plus bas, dans des niches, de vraies sculptures, ce qui achève d'embrouiller la situation et d'insinuer qu'il n'y a

pas de barrages entre des matières et des niveaux de réalité prétendument incompatibles. Bonnefoy relève ici « la suggestion que l'expérience des sens est en continuité avec la raison, mais cela sans abstraction, plutôt par une sympathie sensuelle pour toutes les formes pleinement développées de la vie ». (*Rome 1630*, p. 7) Tout cela est extrêmement gai. Pourtant Annibal Carrache, à la « mélancolie si apparente », connaît une « mort désespérée dès 1609 », un an avant le Caravage. Vit-il, meurt-il, dans « la souvenance mélancolique du pays perdu de toute harmonie » ? Et Bonnefoy de conclure : « C'est Rome qui fait entendre dans sa peinture profane nourrie de statuaire antique sa grande leçon de mélancolie. N'est-elle pas à la fois le signe d'une réalité glorieuse et l'évidence de son absence ? » (p. 9). C'est certainement juste, et c'est superbe. Mais l'on pourrait peut-être, à propos d'Annibal, être plus spécifique.

Dimanche 23 février 1986, midi et demie.

Par une coïncidence d'un goût douteux, un peu grosse, comme s'en permet souvent le sort, j'avais reçu du Lorenzo de Poggibonsi un coup de téléphone inespéré le 14 février, jour du départ de R., depuis Paris, pour le Brésil. Mais coïncidence il n'y a pas vraiment, en fait, faute de la moindre symétrie entre les deux personnages, ou dans mes rapports avec chacun d'eux.

Lorenzo venait donc à Rome en cette fin de semaine. Il m'a fait une visite hier après-midi. Mais il n'avait guère de temps, à cause d'un rendez-vous au Panthéon, à sept heures, avec un couple d'amis venus de Follonica, dans la province de Grosseto, et qu'il devait loger chez les amis où lui-même est descendu à Rome, près de la place Victor-Emmanuel II. Il le dit et le répète, l'amitié et les amis tiennent une place immense dans sa vie. Mais tous les Italiens disent cela, peut-être sans mentir. Tout un aspect de l'existence, en particulier les voyages, en Italie même, n'est d'ailleurs possible pour eux que par un dense réseau d'amitiés qui assure de ville en ville des accueils, les hôtels italiens, très chers pour les étrangers, étant parfaitement inabornables pour la grande majorité des jeunes Italiens. L'ennui, c'est qu'avec ce système, et pour bien d'autres raisons, je l'ai souvent remarqué, le *social* prime toujours le *sexuel*. Le fonctionnaire français que j'ai revu hier soir me racontait qu'un garçon qui lui plaisait, et auquel il semblait plaire, au moment même où ils allaient faire connaissance avait été rejoint par tout un groupe d'amis : c'en était fait. Les exemples sont innombrables. L'amitié emphatique, le petit groupe, l'acquis en somme, joue un formidable rôle répressif, et ne cesse d'étouffer le désir, l'aventure, la nouveauté. Pour moi, je l'ai dit cent fois, les amants auront toujours le pas sur les amis, et je ne peux avoir d'amis qui ne vivent selon cette règle.

Mené par mon désir buté de Lorenzo, j'ai dû m'associer à un long dîner avec tous ses affidés, d'ailleurs plutôt gentils ; mais je déteste les groupes, et encore plus quand ils parlent une langue que j'ai du mal à comprendre. J'ai échappé en rentrant chez moi, sous un fallacieux prétexte, à la traînasserie collective et post-prandiale que je voyais s'ébaucher, mais il y avait tout de même un rendez-vous devant Sainte-Marie-Majeure, pour plus tard. Il ne s'agissait de rien de moins que de « sortir », inquiétante imprécision. Les discothèques me sont déjà pénibles quand j'y suis soutenu par l'espoir d'une rencontre, mais y aller en la compagnie même de qui j'aimerais ramener chez moi, et quand il est enté de tous ses petits camarades, ce m'est un vrai supplice. J'ai pu l'écarter, le *Hangar* l'a emporté sur *L'Alibi* : mais il était quand même deux ou trois heures, quand nous en avons réchappé...

Bon, Lorenzo a finalement passé la nuit ici malgré tout. Crainte de voir se renouveler l'incident de Poggibonsi, tellement frustrant, j'ai renoncé à tous les bons principes : aucune précaution. Je vais le payer cher en semaines d'inquiétudes, *if not worse*. Du moins ai-je connu quelques minutes d'immense plaisir. Légère déception, cependant : les Français sont peut-être moins sentimentaux, mais ils sont plus tendres. Les Italiens, en général, me semblent assez peu caressants et, sexuellement, *very much to the point*. La jouissance est un isolement, d'ailleurs pas très gai, une séparation bien davantage qu'une communion. L'amitié, l'amitié, l'amitié, mais la volupté n'est pas affectueuse, ni rieuse. Elle ne crée pas un lien fort. Elle laisse chacun de son côté. Dans ces conditions, je comprends qu'on préfère les amis.

Lorenzo s'est levé à huit heures, ce matin dimanche : il fallait bien qu'il retrouve sa bande, ne serait-ce que pour préparer le déjeuner, énorme affaire. J'y avais été hier très gentiment convié, et je m'y suis finalement dérobé, après avoir accepté, ce qui n'est pas bien : mais l'on ne devait se mettre à table qu'à deux heures et demie, après toute une matinée de préparatifs ! Une après-midi entière en confrérie ! Je ne pouvais pas...

Lundi 24 février 1986, 9 heures et demie du matin.

Hier, au cours de ma promenade dominicale hebdomadaire vers la roche Tarpéienne, je suis entré dans la Trinité-des-Espagnols, via Condotti, assez jolie église où il semble y avoir quelques assez bons tableaux, qu'on voit mieux sur les cartes postales que sur les autels ; et surtout, pour la première fois, dans Saint-Laurent *in Lucina*, où je n'ai pas su trouver le tombeau de Poussin, qui est contre un pilastre, alors que je ne regardais que les chapelles. J'ai vu en revanche la chapelle Fonseca, dessinée par le Bernin, avec une copie de l'*Annonciation* du Guide et le fameux buste de Gabriele Fonseca, médecin portugais d'Innocent X. Il est représenté à mi-corps, penché en avant dans une attitude d'adoration, une main sur la poitrine, l'autre sur le cadre de marbre qui fait autour de lui comme une fenêtre. Ses vêtements, sa robe de médecin bordée de fourrure, sont extrêmement agités des plis que leur imprime sa ferveur. Le visage, à la fois bouffi et creusé de rides nombreuses, est traité avec un réalisme qui pourrait faire penser à Frans Hals, si l'on veut, et qui, comme le fait remarquer Howard Hibbard dans son livre sur le Bernin (Penguin Books, 1965, p. 217-218) s'approche de la caricature.

Pour une fois, je prends l'excellent guide rouge du *Touring Club* italien en défaut : il attribue les quatre bustes de la chapelle au Bernin, qui n'est l'auteur que du Gabriele Fonseca, tandis que l'un des autres date même de la fin du XIXe siècle.

Dans la chapelle suivante, à droite de l'abside principale, l'actuel Victor-Emmanuel de Savoie vient de faire poser une plaque à la mémoire de son père Humbert II que représente, au-dessus, un buste à la manière antique, de type cicéronien, qui n'est pas mal, quoiqu'il ait un peu l'air d'un masque de cire.

Dans la chapelle du bas-côté gauche, j'avais remarqué deux beaux tableaux face à face. Ils sont de Simon Vouet et représentent *La Tentation de saint François*, sujet assez rare, que je sache, et sa *Prise d'habit (Vestizione)*. *La Tentation* surtout est belle, et même un peu sexy. C'était pourtant dans le *Vestizione* qu'une femme accroupie à droite, en bas, m'avait de loin attiré l'œil. De près elle paraît bizarrement tassée, comme si les raccourcis n'étaient pas tout à

fait réussis. Mais l'on ne peut jamais voir de face ces tableaux de chapelle, à cause des balustrades qui barrent l'entrée. Les perspectives sont donc faussées. Même à Saint-Louis-des-Français, les deux grands Caravage latéraux ne peuvent se voir que de côté, ce qui est absurde.

Dans une autre chapelle de gauche, plus près de la porte, se trouvent des Saraceni qui m'ont aussi paru très intéressants, sans que je sache ce qu'ils étaient. Il faudra que je retourne sur les lieux, maintenant que me voilà plus informé. Mais une première visite où l'œil est laissé à lui-même n'est pas inutile, quand on peut s'en offrir plusieurs.

On dirait que le printemps est là. Il ne fait pas très beau, mais très doux depuis plusieurs jours. Il y avait d'ailleurs beaucoup de monde au monte Caprino, quoique j'en sois revenu seul. Devant ma baie ouverte, ce matin, les branchages sont pleins d'oiseaux qui chantent. N'était pas bruit lointain de la ville, je pourrais me croire à la campagne, dans le parc d'un château ou d'un couvent. Des fumées s'élèvent derrière un mur, depuis le jardin de la Trinité-des-Monts.

Mes efforts quant à l'emploi du temps donnent enfin quelques résultats. J'ai vaincu le monstre du courrier et suis parvenu à dégager quelques moments, dans la journée, pour la lecture. Ainsi ai-je achevé d'une traite, samedi, *Histoire de Volubilis*, le roman que m'avait envoyé Jocelyne François. J'essaie maintenant d'en finir avec ces interminables *Promenades dans Rome*, commencées en novembre dans l'édition surannotée de la Pléiade. Je ne comprends pas comment font les gens qui lisent régulièrement les journaux. *Le Monde* ou *L'Observateur* me prennent une bonne heure, pour ne rien dire de *La Repubblica*.

3 heures. Pour mémoire, tout de même : « Alors que M. Marcos n'a reçu, jusqu'à présent, que de rares messages de félicitations pour sa réélection, l'ambassadeur soviétique, qui a présenté mercredi ses lettres de créance, lui a exprimé ses félicitations au nom de son gouvernement : ces derniers jours, le Kremlin avait, pour sa part, critiqué les États-Unis et le Vatican pour leurs "ingérences" dans les affaires intérieures des Philippines. La photographie de l'ambassadeur d'Union soviétique serrant la main de M. Marcos fait ce jeudi la une de tous les journaux progouvernementaux » (*Le Monde* du vendredi 21 février, p. 4).

Cinq heures. Aïe ! Peter Stride a trouvé un suppléant inattendu, en la personne, rien de moins, du commissaire Nini Cassarà, hélas assassiné par la Mafia il y a un an ou deux, et tel que le montre, pourtant très habillé, et cravaté, d'ailleurs plutôt mal, un *Nouvel Observateur* récent. Le commissaire est au téléphone et regarde l'objectif, souriant, et tout à fait inconscient apparemment, des affreuses *combinazione* où le destin va jouer à le faire figurer, *anche dopo la morte*. Peter Stride n'était justement pas loin.

Mardi 25 février, 10 heures moins le quart, le matin.

Sous prétexte que tous les films italiens en italien sont bons à prendre pour apprendre la langue, je suis allé voir hier soir, au Barberini tout voisin, un navet d'Alberto Lattuada, *Una*

Spina nel cuore, avec Anthony Delon. Il incarne parfaitement, surtout au début et en particulier dans la gestuelle, celle de la cigarette, par exemple, tout ce qu'il peut y avoir d'insupportable et ridicule, dans l'idée de sa propre virilité, constamment *jouée*, chez le petit mâle italien. Dans la salle, tout le monde parlait comme chez soi, froissait des sacs, fumait malgré l'interdiction et faisait des plaisanteries grasses, toujours profondément misogynes, au moment des scènes sexuelles, qui sont nombreuses. De toutes les femmes la plus méprisée par le code, en Italie, c'est celle qui désire ou qui prend du plaisir.

À la sortie il pleuvait sur la place Barberini, si laide malgré sa fontaine, avec cet horrible hôtel qu'on a eu le front de dédier au Bernin. Deux prostitués travestis avaient eu un accident de voiture, à l'entrée de la rue des Quatre-Fontaines, avec des jeunes gens entassés dans une Fiat. Ces dames les insultaient en criant à pleins poumons d'une voix de rogomme, et bien sûr leur invective de prédilection n'était autre que le fameux *va t'fanculo*, qui se présente ici dans toutes les situations de conflit, même les plus insignifiantes. Il n'y a pas d'insulte plus bête, plus basse, et qui révèle mieux, surtout dans la bouche de deux travestis (il fallait voir leur visage, dévasté, haineux) le puritanisme pourri de ce peuple. Une sorte de découragement s'est abattu sur moi. Je n'ai pas d'amis ici, car je ne cherche que des amants, et les amants que j'ai rencontrés, jusqu'à présent, ne peuvent pas être des amis. La tâche à laquelle je m'étais livré un peu plus tôt, à la maison, en préparation aux *Notes sur la situation culturelle*, et qui consiste à réunir, c'est facile, des exemples courants de la dégradation du français, tout d'un coup me répugnait, soit par ce que je trouvais, soit par mon application à le chercher. Et du vin de Chianti avarié m'avait rendu malade, je m'en rends compte ce matin.

2 heures et demie. Mais tout à coup, quand je sors vers midi, un temps superbe : clair, ensoleillé, transparent, lumineux. Printemps sur la ville, pourtant les hordes d'avril sont encore loin ; on l'a pour soi seul. Et l'épicier m'a offert une autre bouteille, sur la foi de mes seuls dires !

Paris, jeudi 27 février 1986, 7 heures et demie du soir.

Il fallait voir l'exposition sur Vienne, *Naissance d'un siècle*, je l'ai vue. Mais je ne peux pas écrire que c'ait été une expérience agréable. Trois files d'attente : pour entrer dans le Centre Pompidou (une vingtaine de minutes), pour acheter son billet (une heure et quart), pour entrer dans l'exposition (un quart d'heure). Et bien sûr il y avait dans les salles un monde fou, il fallait se battre pour voir quoi que ce soit, on recevait des coups de coude de tous les côtés, et comme je devais aller voir *The Turn of the Screw* à l'Opéra à sept heures et demie, et que je n'avais pu entrer qu'après cinq heures, je manquais de temps. Cela suffit peut-être à expliquer que je sois un peu en retrait d'enthousiasme par rapport à l'ensemble du public (qui pourtant subit les mêmes épreuves). La section consacrée aux arts décoratifs est une de celles qui m'a le plus intéressé. Les couverts dessinés par Josef Hoffmann, en particulier, et dont certains sont encore disposés dans les merveilleux coffrets prévus pour eux, m'ont absolument fasciné. La salle des photographies est également passionnante. Quant à la peinture, l'accrochage est bien dense, trop serré, et les plafonds décidément trop bas. De toute façon, j'ai tendance à penser que, dans ce domaine au moins, le plus « visible » à proprement parler, on surestime l'importance de Vienne. Munich avant la Grande Guerre a dû être, pour la peinture, un centre

plus important, et plus porteur d'avenir. Ne disons rien de Paris. En tout cas ce qu'on observe là, dans cet art quelquefois brillant mais toujours maladif et malheureux, c'est plus une agonie qu'une naissance. Ce que j'ai eu le plus de plaisir à voir, je crois bien, en fait de tableaux, c'est le « portrait » de Nietzsche par Munch ; mais je n'ai pas bien compris ce qu'il faisait là.

Hélas, ma misanthropie va croissant, et ce n'est pas un instrument de bonheur. Affreuse vérité : je déteste mes contemporains. Dans la file d'attente, hier, donc, mais aujourd'hui aussi devant le Grand-Palais, chacun parlait fort, vous submergeait de la laideur de sa langue, de la banalité de ses opinions, et tout simplement de sa personne, de sa voix. Comme toujours, dès qu'on a entendu trois phrases des voisins et des autres, on peut prévoir toute la suite. Il semble d'ailleurs que je sois voué aux mêmes précises éternelles déclarations : « Il n'y a que pour les impressionnistes et pour Picasso que j'ai attendu si longtemps. Remarque, pour les impressionnistes, ça valait le coup, mais pour Picasso... ! (...) Matisse aussi c'est un grand peintre, hein, j'te dis pas, mais tu vois, non. Tandis que Chagall ! Ah ça c'est *mon* peintre, celui-là ! » Et pendant ce temps se trouvent toujours des mufles pour s'ingénier à découvrir l'insidieux moyen de vous passer devant, et de couper la queue. Pour me consoler je n'avais à lire que *Le Monde*, et madame Claude Sarraute était particulièrement en verve, dans le genre « tous ces mecs, là, les dictateurs qui doivent se tirer, ces temps-ci, c'est la faute de leurs nanas : toutes des garces. Tenez, la reine Catherine à Bok, là, déjà, une emmerdeuse de première..., etc. ». J'adapte de mémoire, mais je garantis les qualificatifs. Et si l'on va pisser, les toilettes de Beaubourg, en bas, se chargent de figurer « pour de vrai » cet univers-là : on y patauge dans la fange, les portes ne ferment pas, les urinoirs débordent, il n'y a pas de papier, les lavabos sont des agglomérés de crasse dégoulinante et noire. Là, ailleurs dans Paris, dans le métro, sur les affiches, tous les racismes fleurissent. L'antisémitisme, en particulier, s'exprime beaucoup plus ouvertement que naguère. Un jeune juif en tenue orthodoxe, sur l'affiche d'un film américain, a le visage recouvert d'une croix gammée. D'un chanteur qui s'appelle Michel Berger des inscriptions systématiques proclament qu'il est *juif* ! Certaines, les plus effrayantes, sont très correctement imprimées à l'aide d'un petit tampon.

Vendredi 28 février, midi et demie.

Est-ce qu'on peut juger la *Vue de Delft* ou *La Jeune Fille au turban* ? Qu'en penserait-on si elles étaient inconnues et si nous tombions sur elles, par hasard, dans un musée de second rang ? Nous aviserions-nous que ce sont des merveilles ? Les reproductions, la littérature, leur passé en nous, les chargent d'un tel prestige et d'une fascination si forte qu'ils sont peut-être indépendants de leur réalité de toile et de peinture. Y a-t-il rien de plus simple que *La Jeune Fille au turban* ? Ce résultat miraculeux ne pourrait-il pas avoir été obtenu, en somme, presque par hasard, non certes par le premier venu, mais par un quelconque très bon peintre de cette tradition ou d'une autre ? Piazzetta, par exemple, et dans un moment de distraction, n'aurait-il pas été capable de faire, à quelques nuances près, presque aussi bien ? Mais ces nuances sont tout, c'est en elles que nous nous abîmons. Songer à cela seulement : que pendant trois ou quatre minutes personne au monde n'est plus près que nous, que moi, de *La Jeune Fille*... C'est comme si c'était vers moi qu'elle tournait son visage, moi qu'elle regardait. Quelle intimité entre nous !

Qu'en est-il de la lumière, dans la *Vue de Delft* ? L'horloge marque sept heures dix, et c'est bien sûr le matin. Les remparts de la ville, au-dessus du canal, sont encore occupés par de

grands pans de nuit. Mais comment les toits de tuile échelonnés, au second plan, peuvent-ils être, eux, dans le soleil ? On suppose qu'on regarde à l'orient. Mais les toits et le clocher de l'église neuve nous présentent alors leur versant occidental, comme le port, comme la porte, les murailles, le castelet, qui sont eux dans l'ombre. Seuls les caprices des nuages, dès lors, peuvent expliquer dans le réel supposé cette différence, dont l'effet se trouve irrésistible. Les peintres hollandais, et Ruysdael le premier, ont eu largement recours à ce jeu des trouées de lumière et des zones offusquées ; mais rarement pour un aussi subjugant effet. Or ce principe n'est-il pas celui-là même du baroque, fils du clair-obscur, et dont je ne sache pas qu'on l'évoque avec beaucoup d'insistance en ce contexte ?